

**Étienne Guillaume**  
Ministère de la Région  
wallonne  
Direction générale de  
l'Aménagement du territoire,  
du Logement et du  
Patrimoine  
Division de l'Aménagement  
et de l'Urbanisme  
Attaché

**82-91**

## La villa mosane, une maison de villégiature...

**Une récente actualité a mis en lumière une facette jusqu'ici peu étudiée du patrimoine architectural wallon qu'une habitude collective, par une convenance facile, nomme les «villas mosanes». En effet, sur les rives de la Meuse, l'un ou l'autre projet immobilier a quelquefois ému voisins ou riverains et la presse, tant parlée qu'écrite, a répercuté ces inquiétudes. Sans prendre parti pour une cause ou aviver une polémique, il a cependant paru utile de jeter un éclairage sur ce type d'habitat de nos régions aussi représentatif des bords de Meuse que largement méconnu.**

### Les fondements de la recherche Restrictions et écueils

Depuis la fin du 19<sup>e</sup> siècle, un nombre considérable de villas ont été érigées dans la vallée de la Meuse, limitée dans ces pages à sa séquence méridionale entre Hastière et Namur. Si la plupart sont toujours présentes aujourd'hui, il faut savoir que peu de documents d'époque subsistent, élévations, croquis, plans d'architectes... Les administrations communales en conservent quelques-uns ; quant aux archives patrimoniales de la Région wallonne et de la Commission royale des Monuments, Sites et Fouilles, elles possèdent plusieurs fonds fort documentés sur de nombreux architectes.<sup>01</sup> Mais le dépouillement de ces archives, tant publiques que privées, déborderait de très loin du cadre de cet article, sans compter qu'il faudrait y inclure, entre autres lieux de dépôt, les Archives d'Architecture moderne.

Même les artistes contemporains de ces villas, peintres, aquarellistes, dessinateurs, les ont très peu «regardées» pour les inclure dans leurs compositions. Le photographe Armand Dandoy (1834-1898) a sillonné la vallée de la Meuse avec ses appareils jusqu'à sa mort ; il n'en fixe aucune sur la pellicule, la sienne exceptée, construite à Wépion en 1886. Il faut attendre le début du 20<sup>e</sup> siècle pour qu'apparaissent des cartes postales illustrées et des photos en plus grand nombre. C'est donc la plupart du temps par un heureux hasard qu'ont émergé ici ou là une élévation

aquarellée ou d'autres dessins représentant des intérieurs de villas, souvent non datés, non signés, non localisés.<sup>02</sup> À l'exception notoire des archives de Victor Horta, particulièrement riches, qui nous renseignent avec précision sur les huit maisons de campagne qu'il a dessinées, notamment la maison Furnémont à Uccle, la Bastide à La Hulpe ou encore le château du Bois des Harts à Chambley (France), détruit en 1914-1918.

Mais à chaque fois, ces documents démontrent que l'architecte d'une maison de villégiature se montre volontiers décorateur, allant jusqu'à la conception du mobilier ou des tissus d'ameublement assortis aux intérieurs de son bâtiment.

Il n'en reste pas moins vrai, d'une part, que l'ensemble de cette documentation, assortie de la lecture des rares écrits de référence, présentés dans la bibliographie, et surtout complétée par de nombreuses observations *in situ*, permet de cerner distinctement les dominantes fondamentales de la villa mosane.

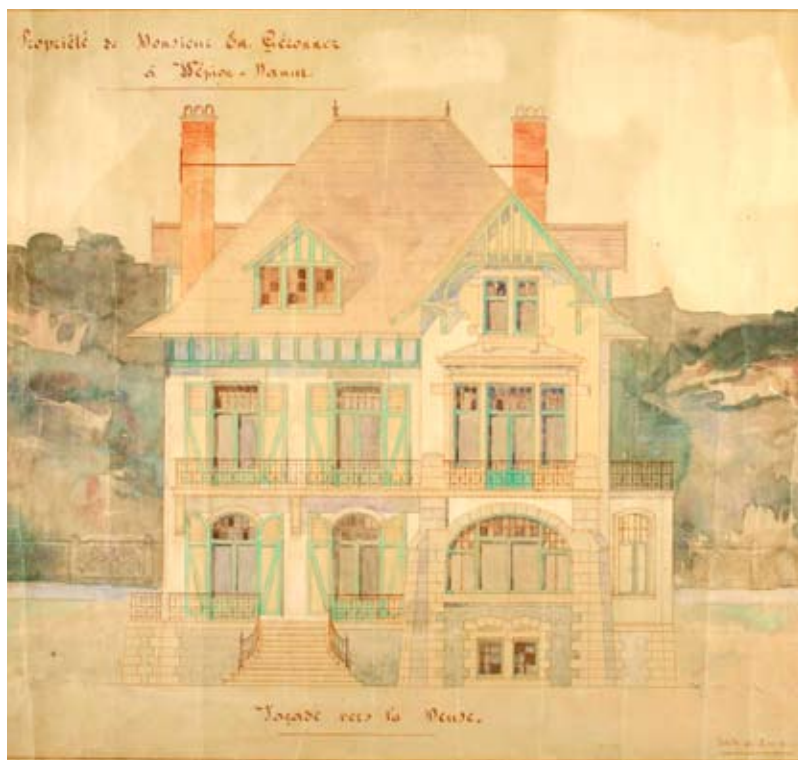
D'autre part, il faut savoir que ces maisons de plaisance ne font pas l'apanage de la seule vallée mosane. En effet, en Belgique, les principaux lieux de villégiature en comptent également ou en tout cas en ont compté, dans un passé encore récent. Ainsi, quelques beaux exemples subsistent çà et là sur notre territoire, dans la vallée de l'Ourthe, à La Roche-en-Ardenne, à Durbuy, dans la vallée de l'Aisne, à Érezée, à Mormont, aux alentours de Spa et, bien sûr, à la côte, spécialement concentrés là au Coq-sur-Mer, qui a pu se préserver mieux

<sup>01</sup> Au seul titre d'exemple, les archives de la Commission possèdent notamment un fonds sur l'architecte liégeois Arthur Snyers (1865-1942). Sa consultation m'a appris qu'il a réalisé des modifications importantes sur la villa Rustica à Lustin en 1911. Le commanditaire et propriétaire, Arthur Puel, commerçant liégeois, confie la même année la construction d'une villa qui se trouve sur le terrain d'à côté (rue Frappe-Cul, n° 6) au même architecte Snyers. Cette information méconnue, qui en augure bien d'autres, m'a été fournie par Mademoiselle Anne Esther, chargée de mission à la CRMSF, que je remercie vivement pour sa disponibilité et ses renseignements.

<sup>02</sup> Monsieur Claude Feltz, de la Faculté universitaire des Sciences agronomiques de Gembloux, possède ainsi quelques élévations qu'il a aimablement tenues à ma disposition. Qu'il en soit lui aussi remercié.

Aquarelle représentant la façade sur Meuse de la «propriété de Monsieur Em. Géronnez à Wépion-Namur» (signature de l'architecte illisible ; fin 19<sup>e</sup> s., début 20<sup>e</sup> s.).

Collection Cl. Feltz.  
Photo L. Batty, © MRW



À Lustin, dans un cadre naturel préservé, trois habitations s'intègrent harmonieusement sur les bords du fleuve, en parfaite symbiose : une maison rurale du début

du 19<sup>e</sup> siècle, un chalet suisse du début du siècle suivant et une habitation contemporaine ouvrant le troisième millénaire.  
Photo E. Guillaume



qu'ailleurs de l'urbanisation intensive du littoral dans les années 1960 et 1970 ; de même à La Panne, où le quartier Albert Dumont a fait l'objet d'une grande réflexion de la part des administrations des Monuments et Sites et de l'urbanisme pour déboucher sur une protection du quartier comme «*stadsgezicht*» (site urbain) en 2007.

Le phénomène de la villégiature se met en place en Europe occidentale dans les dernières décennies du 19<sup>e</sup> siècle. En Belgique comme ailleurs, les lieux de séjour s'emplissent d'abord d'hôtels, de pensions de famille, de restaurants, d'auberges et de cafés. Les maisons de campagne apparaissent pour ainsi dire simultanément, aux côtés d'habitations périurbaines.

Bien qu'assez proche dans sa conception architecturale, cette dernière catégorie de bâtiments se distingue des villas mosanes par une résidence permanente de la famille qui les occupe, par un parcellaire qui peut être beaucoup plus étroit ou limité et par quelques signes distinctifs qui les relie le plus souvent à l'architecture urbaine. Ce que d'aucuns appellent à juste titre la «villégiature de bord de ville» s'apparente en effet aux maisons de maître, ces demeures bourgeoises et cossues destinées à des professions libérales, des rentiers, de riches négociants.

En parallèle, quelques castels s'érigent au même moment sur les bords de Meuse, comme en bien d'autres lieux. Ils traduisent la plupart du temps la volonté de familles fortunées de petite ou récente noblesse, ou encore de rentiers, d'afficher leur

statut social. L'inspiration de l'architecture des châteaux est ici plus marquée, même si quelques touches régionalistes apparaissent quelquefois. Maisons suburbaines, châtelets, hôtels... Ces bâtiments méritent eux aussi une étude approfondie mais, malgré leurs similitudes et leur proche parenté, ils ne sont pas abordés dans le cadre de cet article centré sur la seule villa. En effet, implantée dans un cadre rustique pour un indispensable dialogue avec la nature, cette dernière s'en distingue en puisant à d'autres sources ses références stylistiques, tout en n'étant occupée qu'une partie de l'année.

### Aux sources de la villégiature L'inspiration et les modèles

Dès la seconde moitié du 19<sup>e</sup> siècle, grâce aux déplacements facilités par le chemin de fer, les touristes aisés peuvent se rendre partout en Europe. La France, l'Italie, la Suisse sont progressivement visitées par des familles issues de la noblesse et de la haute bourgeoisie. Ce goût du voyage et de la villégiature a été lancé en Europe dès le 18<sup>e</sup> siècle par les Anglais, qui relayaient de la sorte les habitudes plus anciennes encore de la *villeggiatura* italienne, apparue au 16<sup>e</sup> siècle dans les classes sociales aristocratiques en Vénétie, dans les environs de Rome, de Naples... La *villa Rotonda* de Palladio en est sans doute l'exemple le plus illustre. Ce penchant pour les déplacements, au 19<sup>e</sup> siècle, entraîne inévitablement dans les strates élevées de la population le désir de posséder à

## Meuse que j'aime encore, ô ma Meuse que j'aime

Charles Péguy, Adieux à la Meuse  
dans *Le mystère de la charité de Jeanne d'Arc*

leur tour une maison de campagne. Les modèles ne manquent pas, à commencer par le *cottage* anglais ; les stations balnéaires françaises regorgent de villas de tous genres, de la baie de Somme à Biarritz, sans exclure la côte belge. D'autres références apparaissent également avec la mode des séjours à la montagne – qu'on n'effectue alors qu'en été –, chalets suisses ou savoyards, ou dans les villes d'eaux, en Angleterre, en France, en Allemagne, en Belgique.

Ce sont donc les voyages qui véhiculent maintes références de l'architecture de plaisance, partout teintée de régionalisme. Mais une autre source d'inspiration, capitale elle aussi, tient dans la multiplication des revues d'architecture et des catalogues d'entreprises au tournant des deux siècles. Le phénomène n'est pas neuf puisqu'au siècle précédent déjà, en 1743, Charles-Étienne Briseux publiait *L'art de bâtir les maisons de campagne*, ouvrage augmenté de nombreuses planches et destiné à une élite noble et à quelques érudits. Les publications architecturales apparues à la fin du 19<sup>e</sup> siècle sont destinées à des amateurs aisés, elles présentent des constructions de haut de gamme et rencontrent un franc succès.<sup>03</sup>

### Les charmes de la Meuse

À la fin du 19<sup>e</sup> siècle, la vallée mosane compte peu de centres urbains d'importance dans son parcours méridional belge que l'on nomme aujourd'hui la «Haute Meuse». Vers 1890, on dénombre 31.000 habitants environ à Namur, une ville de province bourgeoise et tranquille, au charme désuet ; quant à Dinant, elle ne compte guère plus de 7.000 habitants au même moment. Wépion (1.400 habitants), Lustin (1.230), Profondeville (900), Yvoir (800) ne sont que des bourgs, parmi lesquels s'intègrent de modestes villages, comme Beez (640 habitants), Waulsort (400) ou Hastière (300). C'est dire combien, à la Belle Époque, la vallée constitue une région très peu urbanisée et, a fortiori, nullement industrielle. C'est justement cette caractéristique qui va servir de moteur à l'apparition et au développement d'une villégiature bourgeoise.

En effet, la Meuse présente quantité d'avantages pour les citadins. En premier lieu, cette absence effective de grandes villes et d'industries, comme il s'en trouve notamment dans le bassin de Charleroi, dans la région liégeoise ou en périphérie des centres économiques. Mais le fleuve offre aussi au voyageur des paysages escarpés, sau-

vages et verdoyants dans une nature vierge ; de même, l'air y est sain et la vie s'écoule calmement, à l'image du fleuve, à l'abri de toute agitation. Par ailleurs, la vallée est d'un accès fort commode puisqu'elle est dotée d'un chemin de fer dès le début des années 1860.<sup>04</sup>

Voilà pourquoi, parmi d'autres attraits encore, une forme de tourisme se développe le long du fleuve dès le milieu du 19<sup>e</sup> siècle. Dinant devient rapidement un lieu d'excursion et de séjour ; la première mention d'une salle de jeux dans la *citité des Copères*<sup>05</sup> remonte à 1843, prouvant la présence d'une clientèle étrangère fortunée. D'importantes installations d'hydrothérapie et d'hôtellerie, à partir de 1870, indiquent que Dinant rivalise avec Spa en terme de ville d'eaux jusqu'à la Première Guerre mondiale.

C'est donc tout naturellement que les bourgeois des centres industriels, comme les citadins nantis des environs, vont tourner leurs regards vers cette région paisible quand il s'agira pour eux de se reposer, d'échapper au bruit et aux fumées des usines, de fuir l'agitation commerciale et la trépidation des grandes villes, de se mettre au vert, de pratiquer des sports et de respirer l'air pur. Le discours hygiéniste du 19<sup>e</sup> siècle n'est pas pour rien dans cette attirance nouvelle pour la campagne, la nature et la vie au grand air. Hôtels, pensions de famille, cafés et restaurants, auberges semblent comme sortir de terre à profusion en cette seconde moitié du 19<sup>e</sup> siècle. À titre d'exemple révélateur, Waulsort ne voit apparaître les débuts de l'industrie hôtelière que vers 1880 seulement, mais celle-ci s'accompagne d'une expansion significative du village à cet égard : 116 maisons pour 394 habitants en 1880, 173 maisons pour 467 habitants en 1910, soit une augmentation de 50 % du bâti en 30 ans ! L'un des fleurons de l'architecture waulsortoise de cette époque, l'hôtel «Beau Séjour», construit le long de la Meuse, a malheureusement été victime d'un incendie en automne 2000.<sup>06</sup>

En parallèle à l'hôtellerie, les villas particulières font leur apparition dans les deux dernières décennies du 19<sup>e</sup> siècle et leur apogée, en tout cas dans le nombre, est atteint au début du siècle suivant. L'inspiration architecturale y est tout à la fois régionaliste et traditionnelle, les matériaux naturels sont mis à l'honneur. La Première Guerre mondiale va briser cet élan, qui reprendra quelque peu durant l'Entre-deux-guerres, avec des touches architecturales plus modernistes parfois. Néanmoins, dès les années 1920, le courant commence à s'essouffler, se contentant de reproduire les modèles et les thèmes précédents sans plus d'innovation, pour lentement s'éteindre. Après la guerre 1940-1945, c'en est désormais fini de la «belle époque» des villas mosanes. Diverses raisons expliquent cette situation. Parmi les plus significatives, d'importants changements dans le mode de vie, l'apparition massive de la voiture particulière, les déplacements beaucoup plus aisés et lointains, l'urbanisation intensive des villages mosans qui a fortement contribué à limiter les terrains disponibles.

03 Par l'entremise de nombreux dessins et croquis originaux, ces catalogues, d'entrepreneurs ou d'architecture, viennent d'être récemment utilisés avec profit dans une publication sur les villas françaises de la Côte Fleurie (G. PLUM).

04 Dans un courrier qu'A. Puel adresse de Lustin à son architecte liégeois A. Snyers le 1<sup>er</sup> août 1911, il lui indique : «En partant à 7 h 20 aux Guillemins, tu changes à Namur pour arriver à Lustin à 8 h 40. C'est le meilleur train.» (Archives de la CRMSF, Fonds Arthur Snyers). En 2007, le même trajet dure 1 heure 31, soit onze minutes de plus.

05 Le terme «copère» serait pour certains un dérivé de «compère». D'autres étymologistes y voient cependant une origine germanique : *copper*, *Kupfer*, *koper*, signifiant «cuivre», en relation directe avec la renommée internationale des Dinantais au Moyen Âge dans le travail du cuivre et de la dinanderie.

06 Une concentration de villas se remarque particulièrement à Yvoir et à Lustin ainsi que, dans une moindre mesure, à Wépion et à Waulsort. Est-ce lié au passage du tram ou à la présence de stations et de gares du chemin de fer ? Est-ce dû à une politique communale dynamique en matière d'investissements hôteliers et touristiques ou à la disponibilité et au prix attractif des terrains ? Ou encore à d'autres facteurs ? Les questions sont posées.

### Les traits architecturaux significatifs de la villa mosane

De manière parfois empirique ou intuitive, un œil peu exercé parvient à «re-connaître» spontanément une villa mosane, sans nécessairement savoir ni pourquoi ni comment. Il semble dès lors que certaines caractéristiques soient d'emblée perçues comme spécifiques à ce type de construction. Quelles sont-elles réellement ? Plusieurs données architecturales méritent l'attention, qui fixent assez précisément les traits matériels et les parties constitutives d'une telle habitation. Elles se complètent ici par deux particularités plus généralistes exposées en premier lieu.

#### Leur nom

Les cartes postales comptent parmi les premiers documents iconographiques à illustrer les villas mosanes. Lorsqu'elles se mettent à circuler au début du 20<sup>e</sup> siècle, c'est sous le mot de «chalets» que celles-ci sont désignées. Ce terme est également utilisé au même moment dans d'autres régions, notamment sur la côte normande. Il peut sembler aujourd'hui restrictif, voire dépréciatif ou à tout le moins inadapté. Malgré cela, il n'a pas empêché les photographes d'alors d'immortaliser ces constructions neuves au bord de l'eau, création sans précédent d'une classe bourgeoise nantie, bouleversant considérablement la perception du paysage.

Très vite apparaît le mot «villa», spontanément lié au nom qui lui est attribué, souvent dès son origine. La villa Alfred, la villa des Noyers, le Pery-Bonni, la villa Hortense, la villa Grosjean, la villa des Houx, l'Alsacienne, la villa Rustica... autant de noms, autant d'épouses, de familles, de souvenirs, de lieux-dits... Une analyse onomastique détaillée jetterait certainement une lueur intéressante sur un aspect sociologique encore mystérieux de ces habitations et de leurs occupants. Actuellement, de manière plus banale, le seul nom de famille

des habitants suffit à l'entourage pour désigner une villa, preuve sans doute d'un individualisme beaucoup plus exacerbé qu'il y a cent ans.

Les villas «mosanes»... Serait-il approprié, d'une part, de les nommer par ces mots à Spa, à La Roche-en-Ardenne ou à Melreux, voire à la côte belge ou dans la périphérie bruxelloise du début du 20<sup>e</sup> siècle ? D'autre part, le *cottage* anglais, la villa normande, le chalet suisse ou la villa balnéaire, pour ne citer qu'eux, sont des productions elles aussi limitées au départ à un territoire donné. Si les modèles ont essaimé en fonction de leur notoriété, avec des adaptations locales et des réponses à des goûts particuliers, convenons qu'il serait bien malvenu de parler d'une villa *balnéaire* à Yvoir ou Lustin...

«Entre deux mots, il faut choisir le moindre», écrivait Paul Valéry. La *maison de villégiature* paraît le terme le plus approprié pour habiller toutes ces villas, qu'elles soient mosanes, normandes, balnéaires ou même *ourthanes*, si cet amusant néologisme devait un jour s'affirmer...

#### Leur chronologie

Sans être une véritable caractéristique architecturale, l'époque de construction des villas mosanes se situe à la charnière des 19<sup>e</sup> et 20<sup>e</sup> siècles, dans une fourchette ouverte entre 1875 et 1925. Certaines portent un millésime, comme la villa «Pery-Bonni» à Wépion, qui affiche la date de 1886 avec les initiales de ses constructeurs, Armand Dandoy et Charlotte (dite Caroline) De Coster. Gravée de même, une dalle de pierre se trouve sur la façade d'une villa de Dave («J H 1899»), une autre à Lustin est millésimée de 1910, etc. Elles connaissent un apogée au tournant des deux siècles mais leur essor est brisé par des inondations catastrophiques qui rafraîchissent l'ardeur des estivants et surtout, peu de temps après, par la Première Guerre mondiale qui freine beaucoup plus sûrement leur développement. Par la suite, le mouvement s'estompe et s'essouffle peu à peu. Après la crise économique de 1929, les mentalités changent, elles aussi, et les «vacances» s'ouvrent alors aux classes moins privilégiées ; les congés payés leur permettent notamment de courts séjours à la côte ou en Ardenne. De plus, la multiplication des voitures individuelles modifie considérablement les modes de déplacement et les habitudes sociales.

Après la Seconde Guerre mondiale, la vallée mosane voit encore s'ériger quelques grosses bâtisses bourgeoises. Elles sont généralement le fait de commerçants aisés qui préfèrent quitter la ville pour habiter «à la campagne». Il ne s'agit plus d'échapper aux «nuisances» urbaines, stigmatisées par les hygiénistes du siècle passé, mais bien de vivre, de façon permanente, dans le calme et la quiétude de la vallée. Ces villas cossues s'inspirent librement de la conception stylistique des précédentes maisons de villégiature, notamment par leurs amples toitures débordantes qui coiffent d'imposants volumes à quatre façades. Le grand jardin demeure une caractéristique fondamentale mais la tour tend à disparaître. Et surtout, les maisons sont habitées à l'année et non plus pour des

Dévalant la pente d'un versant mosan à Lustin, un jardin à l'anglaise sert d'écrin à une villa largement ouverte sur la nature.

Photo E. Guillaume



périodes ponctuelles ; d'intéressants exemples de ce type d'habitat résidentiel se remarquent au pied des rochers du Néviau, à Dave.

De nos jours, les terrains disponibles se sont réduits comme une peau de chagrin, la plupart situés en zone inondable, peu propice, voire interdite aux constructions neuves. Mais certaines habitations de qualité se démarquent nettement de la banalité et s'intègrent de manière très harmonieuse dans la configuration des bords de Meuse. La maison Mathieu à Lustin est représentative à cet égard. Construite en 1996 sur un terrain de huit ares seulement bordant la Meuse, son répertoire stylistique a changé, ce sont à présent des lignes pures, simples et résolument contemporaines, sans référence au passé, ce sont des volumes sobres, des matériaux traditionnels (calcaire d'Yvoir, châssis en bois) et actuels (blocs de béton, toiture en zinc), une structure intérieure en acier. Comme toujours depuis la dernière guerre, il s'agit d'une maison unifamiliale pour y vivre «à l'année», à laquelle s'adjoint un espace professionnel destiné à un atelier d'architecte. Elle est parfaitement insérée dans sa trame urbanistique composée d'«anciennes» villas mosanes, ses aînées d'un siècle auxquelles elle n'a rien à envier.

#### L'implantation de la villa dans son jardin

Les besoins premiers des constructeurs tiennent à la présence d'un jardin qui entoure le bâtiment, à la proximité de l'eau ou, à défaut, à la vue et au panorama qui se déploient au regard. Le contact avec la nature leur est en effet primordial ; outre les recommandations des hygiénistes du 19<sup>e</sup> siècle, il tire son origine des Anglais qui accordent, depuis le 18<sup>e</sup> siècle, une importance essentielle à la qualité de l'environnement naturel de leurs demeures. Lorsqu'elles apparaissent dans le dernier quart du 19<sup>e</sup> siècle, les villas mosanes s'érigent rarement sur un espace isolé à l'écart d'un village. Au contraire, elles cherchent sa proximité immédiate, pour d'évidentes raisons d'accès et de commodité, notamment par les routes, le chemin de fer, la présence de gares et de points d'arrêt, de services. De nombreux terrains vierges sont disponibles, de belles dimensions, qui conviennent aux acquéreurs. *A contrario*, c'est sans doute l'une des raisons pour lesquelles maintes localités sont dépourvues de ce type de construction : Freÿr, par exemple, est un hameau assez retiré, sans gare ni commerce, aux mains pour ainsi dire d'un seul propriétaire ; Bouvignes, au nord de Dinant, ne dispose pas de terrain à bâtir adéquat.

Jamais mitoyennes, à quelques rarissimes exceptions près, les villas se dressent dans nos campagnes, flambantes constructions neuves centrées sur leur jardin, voire leur parc.

De pur agrément, celui-ci rejette toute installation destinée à une activité sportive extérieure, tel un court de tennis, qui ne s'imposera qu'à partir des premières décennies du 20<sup>e</sup> siècle. Le jardin est intégralement aménagé pour le charme et l'attrait qu'il exerce depuis l'intérieur de l'habitation. On s'y promène aussi, et on en jouit sous une gloriollette,

**Les besoins premiers des constructeurs tiennent à la présence d'un jardin qui entoure le bâtiment, à la proximité de l'eau ou, à défaut, à la vue et au panorama qui se déploient au regard. Le contact avec la nature leur est en effet primordial ; outre les recommandations des hygiénistes du 19<sup>e</sup> siècle, il tire son origine des Anglais qui accordent, depuis le 18<sup>e</sup> siècle, une importance essentielle à la qualité de l'environnement naturel de leurs demeures.**



En haut :  
Telle une noble sentinelle à l'entrée de Dinant, une villa aux tons gris et blancs semble comme veiller à la quiétude de la ville, à mi-pente d'un raide coteau.  
Photo F. Dor, © MRW

Page 87 :  
Oriels, balcons, lucarnes et tourelle, tout est conçu dans cette villa d'Yvoir aux allures de cottage pour profiter au maximum des charmes du jardin et des environs.  
Photo F. Dor, © MRW



## La maison se dresse généralement sur un niveau de caves hautes. Il s'agit en effet de contrer les effets néfastes de l'humidité et d'éventuelles inondations lorsque l'habitation côtoie la Meuse mais, surtout, ce niveau abrite les locaux domestiques et utilitaires, cuisine, buanderie, office, garde-manger, chaufferie...

07 Malgré leur implantation sur une vaste parcelle, la maison Legrand (du nom de son dernier occupant, Jean Legrand, artiste namurois) à la sortie de Namur vers La Plante, et la maison Materne, à Jambes, connue aujourd'hui sous le nom de «l'Élysette» depuis qu'elle abrite les bureaux du ministre-président du gouvernement wallon, ont été conçues d'une manière tellement «classique» que rien ne permet de les intégrer dans la catégorie des villas mosanes.

autour d'une table, sur un banc. Massifs de fleurs et pelouses sont sillonnés d'allées de traverse tandis que sa périphérie est souvent plantée d'arbres. Actuellement, les arbres se sont multipliés et la mentalité contemporaine individualiste tend à les laisser croître au milieu de haies et d'arbustes au feuillage persistant, pour camoufler l'intimité familiale aux voisins et aux passants, au détriment manifeste de la volonté initiale des constructeurs qui privilégiait les points de vue et les perspectives lancées loin vers l'horizon ou les proches environs. Pour peu que le spectacle de la nature soit au rendez-vous, qu'importe dès lors l'emplacement de la villa : les bords de Meuse pour la proximité de l'eau, à mi-pente des versants pour le jardin incliné et sauvage, au sommet de la vallée pour la vue séductrice.

### Le plan

La maison de villégiature adopte un plan simple, la plupart du temps quadrangulaire et souvent ramassé. Pas ou peu de décrochements, hormis un oriel ou un bow-window, auxquels sont alors associés parfois une galerie ou une terrasse et l'indispensable escalier extérieur. Des plans en L se rencontrent rarement, et pour ainsi dire jamais en U. De fait, la villa mosane n'est pas un château ni une demeure de prestige, mais une habitation de plaisance qui veut se distinguer des modèles aristocratiques précédents.

L'intérieur est conçu selon des normes nouvelles de confort, d'agrément et de circulation pratiques et fonctionnelles. Les baies ouvrant vers le jardin sont multipliées et amplifiées pour profiter de la vue. Elles s'accompagnent de portes-fenêtres qui donnent accès aux galeries, souvent abritées au rez-de-chaussée, et aux balcons aux étages. Les oriels eux-mêmes n'ont d'autre destination que

d'augmenter l'emprise du regard sur l'extérieur. La construction est orientée non pas en fonction de l'ensoleillement, comme les nouvelles maisons le sont généralement aujourd'hui, mais selon la vue qu'elle dégage vers le paysage ou le jardin. Celui-ci peut s'agrémenter d'une gloriette, d'une folie ou d'un pavillon, mais plus rarement d'une dépendance. Quand elle existe, elle abrite alors l'habitation du jardinier ou du concierge, ou plus simplement une remise à voitures et une écurie. Mais ce n'est pas la règle car la villa mosane reste par-dessus tout une maison de plaisance occupée à temps partiel.

### L'élévation

La maison se dresse généralement sur un niveau de caves hautes. Il s'agit en effet de contrer les effets néfastes de l'humidité et d'éventuelles inondations lorsque l'habitation côtoie la Meuse mais, surtout, ce niveau abrite les locaux domestiques et utilitaires, cuisine, buanderie, office, garde-manger, chaufferie...

L'étage diurne, qu'on peut appeler le «bel étage», dispose salles de réception et de séjour. Largement éclairées, ces pièces alternent, selon l'opulence du propriétaire ainsi que l'imagination et la créativité de l'architecte, salons, salle à manger, bibliothèque, fumoir, salle de billard, etc. Accompagné de la cage d'escalier, le vestibule se signale souvent par de vastes dimensions. La haute élévation des niveaux sous plafond permet d'amplifier l'espace, les préoccupations de chauffage et d'économie d'énergie n'étant pas d'actualité à l'époque. De plus, ces maisons de villégiature ne sont pas occupées toute l'année, l'hiver étant à l'évidence la saison la moins propice à un séjour prolongé, comme le note Pierre Hamp dans *Marée fraîche, vin de Champagne* en 1908 : «Des villas d'été maintenant boudeuses, désertes, volets hermétiques devant la mer hivernale hostile aux hommes». Quant à la partie nocturne, elle se répartit sur un ou deux niveaux, le dernier systématiquement inclus dans la toiture. C'est la raison pour laquelle celle-ci est toujours percée de lucarnes et de fenêtres-pignons. Cabinets de toilette, salles de bain, chambres à coucher, chambres d'amis, chambres de bonnes, lingerie et plus rarement grenier se partagent ces espaces.

Un changement fondamental dans la conception architecturale de ces bâtisses tient dans l'élévation même des façades, qui reflètent désormais l'intérieur. La maison se conçoit tant au-dedans qu'au-dehors, et ses différentes composantes internes se manifestent sans ambiguïté vers l'extérieur. La rigueur, la régularité, la sage ordonnance de l'architecture néo-classique ne sont plus des références pour les bâtisseurs des habitations de plaisance.<sup>07</sup> Il s'agit ici de façades aux structures parfois complexes qui les rendent expressives, extériorisant l'organisation même de l'habitation.

### La toiture et la tour

D'amples versants souples, parfois ondulants ou interrompus de ressauts, sont invariablement percés de lucarnes, dont la composition revêt les formes les plus diverses. Si les matériaux de cou-



À Wépion, le photographe Armand Dandoy a vécu au bord de la Meuse dans cette villa cernée de garde-corps en ciment armé, malheureusement assez dégradés aujourd'hui et partiellement disparus. Photo E. Guillaume

verture sont l'ardoise naturelle ou la tuile de couleur, la particularité la plus frappante tient sans conteste aux larges débords qui entourent toute la maison. Destinés à protéger les murs, ceux-ci confèrent également une impression naturelle de protection, renforçant le sentiment de sécurité et d'intimité familiale. Cette saillie des bâtières est partout soutenue par des aisseliers de bois, parfois finement travaillés, comme peuvent l'être aussi la rive ou la ferme débordante d'un pignon. Épis de faîtage, girouettes, hautes souches de cheminée participent à l'animation et au décor de ces toits si caractéristiques.

La toiture se complète très souvent d'un pavillon coiffant une tour greffée ou incluse au bâtiment. Aux allures multiples, pyramidal, campaniforme ou galbé, ce pavillon est quelquefois éclairé par des lucarnes et planté ici ou là d'une flèche piquée d'une ferronnerie. Les architectes rivalisent fréquemment d'imagination pour faire de cet élément un emblème distinctif et significatif de la maison. La tour même est un élément caractéristique de la villa mosane, sans que sa présence soit nullement obligatoire. C'est surtout dans les villas du 19<sup>e</sup> siècle et du début du siècle suivant qu'elle est élevée, beaucoup plus volontiers qu'après la guerre 1914-1918. Elle n'occupe alors qu'un rôle essentiellement décoratif, abritant plus souvent un salon ou une bibliothèque qu'une cage d'escalier. Une preuve de son rôle emblématique : à Wépion, un logis rural de la première moitié du 19<sup>e</sup> siècle est flanqué d'une tour latérale en 1929 par son nouveau propriétaire. Cette seule adjonction d'une tour a suffi à certains pour hisser ce bâtiment, devenu hybride en un siècle, au rang

d'une villa mosane, ce qu'il n'est assurément pas... Une tour ne fait pas une villa, et inversement. Mais c'est reconnaître implicitement par là le rôle symbolique de la tour dans l'imaginaire populaire ; parallèlement, elle illustre une certaine présomption de la part des constructeurs qui récupèrent de la sorte des symboles du passé, vidés de leur substance, pour afficher l'importance sociale qu'ils s'accordent.

### Les maçonneries et les boiseries

Rarement cimentée ou enduite, la villa mosane présente un parement de briques ou de moellons de calcaire ou de grès, les matériaux locaux traditionnels. Aucune façade n'est traitée sur le même mode, chacune d'elles possédant sa propre physionomie individuelle. Sur un soubassement généralement en moellons, le mur alterne des bandeaux ou des pans de matériaux différents, des rangs de briques aux couleurs contrastées, des chaînes d'angle, des cordons de pierre brisant une élévation en brique... Lorsqu'il est uniformément élevé dans ce matériau, ce qui demeure rare, il est alors généralement peint en rouge et les encadrements des baies, les châssis et les boiseries ajoutent à la variété et au chatoyement des matières. Sur les rives de la Meuse, cette polychromie volontaire apporte une belle cohérence d'ensemble, renforcée par les hautes toitures animées et l'émergence des tourelles. Bien sûr, le colombage constitue l'une des composantes les plus accrocheuses au regard. Il témoigne d'un solide ancrage dans un passé qui rassure le bourgeois et reflète une tradition multiséculaire



de l'art de bâtir de nos régions, en produisant un effet décoratif des plus appréciables. Très rarement constitué de bois véritable, le colombage est généralement du ciment plaqué sur la maçonnerie et toujours peint. Inspiré de l'architecture vernaculaire dans une gamme plus citadine que rustique, son graphisme parfois fantaisiste au regard d'un «vrai» pan de bois prouve, si besoin est, qu'il ne participe qu'à la mise en scène et au décor. En parallèle à ce faux colombage, les boiseries véritables sont très nombreuses dans la villa mosane. Naturellement présentes dans les châssis et les huisseries, elles se retrouvent partout sur les façades : balcons, galeries, rampes, aisseliers, rives. Toujours peintes de couleurs vives uniformes ou polychromes, elles sont la plupart du temps travaillées ou même sculptées. Il existe également quelques exemples de barrières et de garde-corps en ciment armé imitant des branches et des troncs d'arbres. Quant au décor rapporté ou appliqué, il reste relativement rare, tant se suffisent à eux-mêmes les jeux coloristiques des différents matériaux et leur mise en œuvre variée, parmi les tuiles teintées, les briques et les pierres aux multiples tonalités, les peintures chatoyantes. Se remarquent toutefois, çà et là, un décor de stuc, une dalle gravée, un cadran solaire, le nom de la maison... Mais pour ainsi dire jamais de sgraffite, ce décor particulier réservé, semble-t-il, aux habitations urbaines. Lorsqu'un occupant actuel supprime, efface ou gomme un tel décor, la plupart du temps pour une raison d'entretien, d'économie ou de simplification, il contribue inévitablement à l'appauvrissement de sa maison, voire à son enlaidissement. La disparition des garde-corps en ciment armé de la villa «Pery-Bonni», la simplification extrême des décors architectoniques de la villa des Fleurs, toutes deux à Wépion, en sont d'éloquents exemples.

### L'équipement intérieur

La hauteur des niveaux sous plafond est élevée, destinée à amplifier l'espace. Le chauffage ne coûte guère et nombreux sont les poêles, feux ouverts, calorifères et autres radiateurs lorsqu'est installé un chauffage central, lequel ne se répand véritablement qu'après la Première Guerre mondiale. Une place importante est accordée aux locaux domestiques, la plupart du temps rassemblés au sous-sol. S'y trouvent une «salle des gens», vocable souvent rencontré sur les plans d'époque, au même titre que le «lavatory» et le calorifère, une cuisine, une buanderie, un cabinet de toilette, un garde-manger, divers rangements, une cave à vin, etc. Les chambres de bonnes sont situées sous les combles et quelquefois, chez d'opulents propriétaires, un second étage est ajouté pour marquer la différence entre ce niveau et les chambres d'amis et celles des maîtres de maison. Le souci du confort est caractéristique dans ces habitations de campagne, toujours dotées de cabinets de toilette, de salles de bains, de WC, de passe-plats et de monte-charges... L'étage supérieur de la tour ou son comble abrite à l'occasion un réservoir d'eau qui alimente toute la maisonnée. Sans faste ni tapage, la décoration intérieure est soignée et de qualité. Boiseries sculptées, stucs

et moulures, parquet, serrurerie, quincaillerie et robinetterie, tout concourt à l'agrément du séjour et des hôtes.

Quant à l'ameublement, il est souvent éclectique, répondant ainsi aux aspirations des bourgeois d'alors qui veulent traduire en lui leur sens du confort, d'une esthétique contemporaine en même temps que leurs propres goûts.<sup>08</sup>

Enfin, plantée sur de hautes caves, la villa mosane n'établit que peu de liaisons directes avec l'extérieur mais celles-ci se font par les galeries et les balcons, traits d'union essentiels entre l'intérieur et le jardin.

### En manière de conclusion

#### De l'amorce d'une définition...

La villa mosane est une maison de villégiature bourgeoise construite sur une cinquantaine d'années, de la fin du 19<sup>e</sup> siècle au premier quart du 20<sup>e</sup> siècle. De style régionaliste ou néo-traditionnel, la bâtisse à quatre façades est plantée dans un jardin ou un parc. Une ample toiture débordante la couvre, percée de lucarnes et parfois assortie d'une tourelle dont le pavillon peut revêtir des formes très variées. Largement ouverte sur le jardin et la nature, la maison est éclairée de nombreuses et larges baies, quelquefois augmentées par des orielles et des bow-windows. De plus, le désir du contact avec la nature s'exprime à travers les terrasses, balcons et autres galeries, dont les garde-corps, en bois ou en ciment armé, participent largement à l'effet décoratif. Celui-ci se manifeste également dans la mise en œuvre recherchée, soignée et toujours élégante des matériaux, brique, calcaire, grès, faux colombage. Sans être luxueux, l'aménagement, la décoration et l'équipement intérieurs sont raffinés et confortables. Habitée une partie de l'année seulement, cette demeure de standing a dû frapper les imaginations lors de son apparition dans la vallée aux berges pour ainsi dire vierges. Elle est profondément traditionnelle et régionaliste dans sa conception, au point que ses formes et ses matériaux priment souvent sur son plan, sa distribution intérieure et son organisation. Elle est l'héritière des colombages médiévaux, des corniches à modillons gothiques, des mansardes du 17<sup>e</sup> siècle. Elle agence des matériaux locaux, pierre calcaire, grès, ardoise... Elle use de ces différentes caractéristiques sans grande préoccupation des progrès techniques d'alors (l'étiage du verre, l'usage du béton armé ou du métal, par exemple), preuve s'il en est que cette architecture n'a rien d'urbain ni d'innovant ; par contre, les concepts d'hygiène et de confort, peu rencontrés auparavant, y sont de plus en plus développés. Le régionalisme dont elle se vêt apparaît pour certains comme l'une des dernières manifestations de l'éclectisme du 19<sup>e</sup> siècle. Alors qu'il se retrouve, à divers titres, dans de très nombreuses contrées d'Europe, ce mouvement architectural est désormais assimilé, chez nous, aux maisons de villégiature, aux villas mosanes, aux stations balnéaires... Dans l'attente d'une nécessaire histoire comparée de cette architecture de la villégiature, qui reste encore à établir, ces pages ont voulu, modestement, lancer des pistes de recherche et susciter la réflexion.

<sup>08</sup> Comme Anne Hustache l'a fait remarquer avec justesse dans son ouvrage sur les maisons de campagne de Victor Horta, c'est «l'éclectisme (qui) est de règle dans la décoration intérieure de l'époque» tandis que «c'est plutôt la totale homogénéité de style d'un bâtiment comme l'hôtel Solvay qui est insolite» (A. HUSTACHE, p. 53).

### ... à une prospective encourageante

Bien plus qu'un phénomène de mode, diverses manifestations récentes trahissent un frémissement annonciateur d'un regain d'intérêt pour ce type de bâtiment. En 2007, d'une part, beaucoup de promenades patrimoniales se sont déroulées sur le territoire d'Yvoir et d'ailleurs autour des villas du cru ; une exposition et des visites guidées, initiatives du Musée de la Fraise et du Terroir wépionnais, furent assorties d'une publication richement illustrée sur la localité. D'autre part, un mémoire universitaire en histoire de l'architecture se profile à l'ULB à l'horizon de 2009, consacré pour la première fois à ces demeures bourgeoises. La Ville de Namur projette un règlement communal d'urbanisme partiel pour les rives mosanes de la commune. Souhaitons que ce règlement soit un précurseur stimulant pour les autres communes de la Haute Meuse. Malgré cela, aucune villa mosane n'est jusqu'ici classée comme monument ni même comme site. À l'exception de l'un ou l'autre bâtiment situé à Dinant ou à Yvoir, par exemple, l'important répertoire architectural du «Patrimoine monumental de la Belgique – Wallonie» (Liège, Mardaga, 1973-1997) ne signale quasiment aucune villa mosane. Il est vrai que ses origines remontent à une bonne trentaine d'années et qu'il s'agissait du premier recensement jamais effectué en cette matière dans le pays. Depuis lors, les critères de sélection et l'analyse des bâtiments ont profondément évolué, en même temps que les connaissances, les mentalités ou encore les goûts et les sensibilités. Le grand public lui-même s'est montré enthousiaste pour des actions telles que les Journées du patrimoine,

visiblement séduit par la variété des expressions architecturales de nos contrées.

C'est pourquoi la nécessaire actualisation de l'inventaire, entreprise depuis 1998, se fonde notamment sur une sélection de biens patrimoniaux beaucoup plus large, intégrant le cadre paysager, naturel ou bâti. Ainsi, en retenant des constructions plus récentes, il opère un choix significatif parmi les témoins de qualité des 19<sup>e</sup> et 20<sup>e</sup> siècles. Assurément, bon nombre de ces villas seront cette fois mises à l'honneur. Mais quoi qu'il en soit de l'inventaire et des dispositions légales, naturellement bénéfiques pour notre patrimoine, il faut espérer désormais que propriétaires et occupants, aidés d'associations et de collectivités locales, apporteront une attention particulière autant qu'une protection efficace à ces demeures de la Belle Époque. Les pouvoirs publics ne pourraient-ils pas eux aussi apporter leur concours au maintien et à la conservation «en bon père de famille» de ces vastes habitations coûteuses, ne serait-ce qu'en termes d'entretien et de chauffage, par des incitants financiers qui allégeraient la pression fiscale foncière ou les droits de succession, par exemple, comme cela se pratique déjà dans certains pays, comme aux Pays-Bas ? Même si leur nombre est limité et leur cadre parfois dénaturé ou surbâti, elles contribuent assurément à la beauté, au charme et à la diversité des richesses qui parsèment la vallée mosane et qu'il convient de préserver. Dans le respect d'un héritage commun, il y va de l'intérêt de toute la population, spécialement pour la qualité de son cadre de vie, la beauté du site à laquelle participent les villas et les vestiges émouvants d'une tranche de vie laissée par nos aïeux.

#### Orientation bibliographique

— Une histoire architecturale et sociologique des maisons de villégiature reste à écrire dans le détail. Une importante contribution de fond vient cependant de paraître sur le sujet :

M. BOYER, *La maison de campagne. Une histoire culturelle de la résidence de villégiature. XVIII<sup>e</sup>-XXI<sup>e</sup> siècle*, Éditions Autrement, collection Mémoires/Culture, Paris, 2007.

— Certains auteurs s'emploient à enrichir ponctuellement, par des apports d'une importance et d'un intérêt variés, l'histoire locale de la villégiature d'une région donnée. Parmi ces publications, on épinglera trois livres, le premier demeurant une synthèse de référence et les suivants centrés sur un terroir particulier :

D. ROUILLARD, *Le site balnéaire*, Éditions Pierre Mardaga, Bruxelles-Liège, 1984.

G. PLUM, *À l'apogée de la villa. Côte Fleurie 1870-1920*, Éditions Cahiers du temps, Trouville-sur-Mer, 2007.

S. BOUCHAT, PH.-E. DETRY, P.-P. DUPONT & D. FRANQUIEN, *Villas mosanes et tourisme à Wépion. 1900-1950*, Studio Real Print, Bruxelles, 2007.

— Par ailleurs, on attend encore la parution de deux ouvrages couvrant cette matière et actuellement en chantier, l'un édité par le Syndicat d'initiative d'Yvoir (*La Belle Époque des villas mosanes*), l'autre par la Commission royale des Monuments, Sites et Fouilles (*La villégiature en Wallonie. 1850-1950*).

— Consacré aux maisons de campagne conçues par Victor Horta, qui rejoignent l'épiphénomène des habitations périurbaines, un livre est également à mentionner :

A. HUSTACHE, *Victor Horta. Maisons de campagne*, Éditions du Musée Horta, Bruxelles, 1994.

— De même, une étude parallèle a été consacrée aux maisons urbaines, portant sur les habitations mitoyennes de Bruxelles à la même époque et riche en enseignements comparatifs utiles à ce bref article :

V. HEYMANS, *Les dimensions de l'ordinaire. La maison particulière entre mitoyens à Bruxelles. Fin XIX<sup>e</sup> - début XX<sup>e</sup> siècle*, L'Harmattan, Paris, 1998.

— De multiples monographies illustrées, consacrées à une commune ou une région, font florès ces derniers temps. Elles valent surtout par leur iconographie, abondante en nombreuses cartes postales et photographies de la fin du 19<sup>e</sup> siècle et du début du siècle suivant, parfois inédites. Parmi elles, on distinguera, pour la vallée de la Meuse :

M. COLEAU, *Dinant, reine de la Meuse. 1860-1940*, Dinant, 1994.

D. FRANQUIEN, *De Namur à Dinant en cartes postales anciennes*, Fondation Francis Laloux, Namur, 1995.

— En outre, quelques revues d'histoire locale ont elles aussi publié l'un ou l'autre article traitant du sujet. On retiendra spécialement :

R. BALAU, *L'architecture domestique de Georges Hobé. Quelques exemples en Wallonie*, dans *Les Cahiers de l'Urbanisme*, 50, juin 2004, p. 56-61.

Y. DESMET, *Évolution de la maison bourgeoise à Wellin*, dans *Nos maisons. 1850-1950*, Centre d'histoire et de traditions, Wellin, 1999, p. 57-64.

E. GUILLAUME, *L'œuvre d'Édouard Frankinet*, dans *Le patrimoine moderne et contemporain de Wallonie*, MRW, DGATLP, Namur, 1999, p. 377-380.

A. HUSTACHE, *La villa Haute Bise*, dans *Le patrimoine moderne et contemporain de Wallonie*, MRW, DGATLP, Namur, 1999, p. 361-364.

G. MAISON, *La villa Pauline*, dans *Wépion 2000*, 63 et 64, février et avril 1980.

G. MAISON, *Au Pery Bonni, rendez-vous des Rops et des Dandoy*, dans *Wépion 2000*, 95, juin 1985, p. 232-235.

A. WAYENS, *Les débuts de l'industrie hôtelière*, dans *Notes waulsortoises*, 1, Waulsort, 1981, p. 127-148.

A. WAYENS, *L'Ermitage des Cascatelles*, dans *Notes waulsortoises*, 4, Waulsort, 1985, p. 201-211.

— Enfin, le récent intérêt des médias pour certains dossiers d'urbanisme relatifs aux villas mosanes a suscité quelques écrits journalistiques. C'est ainsi qu'avec des enquêtes télévisées, des articles ont notamment paru dans les journaux «Le Soir» (éditions du 6 avril 2006, des 28 et 29 juillet 2007) et «Vers l'Avenir» (édition des 1<sup>er</sup> et 2 avril 2006). Un reportage de C. VANDENBROUCKE a également été publié dans la revue namuroise «Confluent» : *Les villas mosanes, témoins d'un passé qu'on ne veut pas oublier*, n° 346, juin 2006, p. 30-33.